# La taverne

La lumière du soir flottait sur le vieux port, embrasant les deux tours de lueurs plus chaudes que la brise d’hiver qui venait de la mer. Les quais étaient bondés. Les bateaux étaient arrivés en nombre, aujourd’hui, poussés par la tempête qui semblait s’annoncer. Baleiniers, morutiers, clippers au long cours ou petites goélettes décrépies, tous étaient venus s’abriter en attendant que le grain passe.

Dans la taverne pleine à craquer, l’air empestait la fumée des pipes et du mauvais alcool. Sous les poutres de chêne qui avaient vu passer son père et le père de son père, l’aubergiste courait d’une table à l’autre pour servir les clients, s’en prenant à ses jeunes aides qui n’allaient jamais assez vite. Deux matelots discutaient à voix forte, de plus en plus forte, semblant prêts à en venir aux mains, mais personne n’y prêtait attention. Même s’ils se battaient, d’ailleurs, pas sûr que cela intéresse quelqu’un, ici. Chacun ses affaires, et tant qu’ils ne renversaient les tables des autres buveurs.

Dans son coin habituel, près de la fenêtre depuis laquelle on pouvait embrasser tout le port, le jeune enseigne de vaisseau Ernest Rougemont finissait sa partie de dames contre le capitaine de l’Aldébaran, un thonier qui faisait relâche depuis la veille. Plutôt bien charpenté, beau gosse, visage rieur, des mèches de cheveux rebelles qui tombaient sur son front plissé de rides légères tandis qu’il réfléchissait à son prochain coup. D’une main ferme, il avança un pion, puis se repoussa contre son dossier, observant la réaction de son adversaire.

— Saleté de coureur des mers ! rouspéta celui-ci dans sa barbe, mi-figue mi-raisin, en découvrant l’attaque qui sonnait la fin de ses espoirs.

Rougemont cacha son sourire, beau joueur. Dans la taverne, il n’y avait guère que le capitaine du thonier pour s’être fait des illusions quant à l’issue de la partie : dans la ville, personne n’avait jamais vu Rougemont perdre une seule partie, depuis qu’on le connaissait. Il n’y avait que les étrangers pour espérer pouvoir se faire payer un verre en le défiant.

— Désolé, capitaine, je crois que la tournée est pour vous.

Le capitaine repoussa le damier avec résignation et sortit deux pièces qu’il posa sur la table en soupirant.

— Comment diable faites-vous ? Je croyais pourtant être un bon joueur…

— L’important, c’est que vous soyez un bon capitaine, n’est-ce pas ?

L’autre grimaça de dépit sous l’ironie. Être un bon capitaine *et* un bon joueur de dames, cela ne lui paraissait pas contradictoire. Mais son adversaire du jour l’avait battu à la loyale, et il lui était sympathique.

— C’est dommage que je doive appareiller demain… Sinon, je vous aurais demandé ma revanche.

— Ce sera volontiers, la prochaine fois que vous repasserez, si je suis encore à terre. Vous allez où ? À Terre-Neuve ?

— Non. Les Nouvelles Hébrides…

— Hummm… Guère plus accueillant, comme endroit. Personnellement, j’essaye plutôt les mers plus chaudes.

— C’est la différence entre les coureurs des mers et ceux qui travaillent, lieutenant…

Tout sourire, ils se serrèrent la main et le capitaine rajusta sa casquette sur la tête avant de saluer et de sortir.

Rougemont but distraitement la bière qu’il venait de gagner. Depuis sa table, il apercevait le *Junon*, le clipper sur lequel il venait de servir vingt mois en tant que second. Les voiles étaient affalées, avant d’être descendues des vergues, pour être recousues. Des ouvriers s’affairaient sur le pont, ramenant à terre une partie du matériel avant que l’on mette le navire en cale sèche.

Ils étaient allés à Madagascar et à l’île Bourbon, pour rapporter des vanilles et des épices dont les senteurs emplissaient encore ses narines. À présent, il attendait des nouvelles de Martinoy, son armateur, pour connaître sa nouvelle affectation. Les Indes ? Les Amériques ? Imaginer les voyages était le moment le plus excitant, lorsque l’éventail des possibles n’avait pas encore été refermé… Heureusement, Terre-Neuve ou les Hébrides, comme l’infortuné capitaine, étaient des destinations peu probables. Martinoy commerçait avec l’Orient ou l’Afrique, pas avec les poissons ou les esquimaux.

— Le Souquet, tu peux m’apporter une autre pinte, s’il te plaît ?

— Tout de suite, chef !

Le Souquet, depuis que l’aubergiste avait survécu seul à un naufrage en ramant trois jours et trois nuits, il y avait très longtemps. Quand il ne restait plus beaucoup de clients, à la fermeture, vous pouviez encore vous faire raconter l’histoire ; elle embellissait de version en version, même si personne ne mettait en doute le fond de la chose – le naufrage de *la Galante*, il avait fait un sacré nombre de veuves et de mères inconsolables, dans toute la ville -. Mais aujourd’hui, avec ses traits rouges et son ventre aussi gros que ses barriques de vin, vous aviez du mal à imaginer que l’homme ait pu ne pas couler à pic avant d’atteindre la chaloupe.

— Voilà, chef ! Une pinte !

Quand le tavernier s’écarta, déjà appelé par d’autres clients, l’inconnu se tenait devant la table.

— Excusez-moi, Monsieur, c’est vous qui jouez aux dames ?

Rougemont se figea, surpris. L’homme avait à peu près son âge, voire légèrement plus, mais c’était peut-être l’effet de sa moustache fournie. Un visage fin mais marqué par le soleil, un bonnet de laine noir qu’il avait enlevé par politesse et tenait entre ses mains vigoureuses. Il n’y avait aucun signe de nervosité dans son attitude. L’inconnu était demandeur, mais ne paraissait pas impressionné.

— Pourquoi, ça vous intéresse ?

— Eh bien, si vous êtes d’accord pour une partie, je suis votre homme…

Rougemont hésita une demi-seconde, puis inclina la tête et fit signe à son interlocuteur de s’asseoir devant lui.

— Je m’appelle Delpetro. Jacques Delpetro.

— Ernest Rougemont.

L’officier remit le damier au centre de la table et poussa les pions blancs vers son adversaire. L’autre hésita avant d’accepter le privilège d’un signe de tête. En silence, ils se mirent à disposer leurs pièces sur le plateau. Pendant qu’ils les rangeaient, tête baissée, chacun avait pleinement conscience de la présence de l’autre. Le cœur battant, ils se jaugeaient déjà. Deux boxeurs qui se préparaient. À la vitesse des gestes qu’ils percevaient dans le bord de leur champ visuel, au bruit des pièces qui frappaient le bois, au rythme de la respiration, ils cherchaient à deviner la force de l’autre.

— On parie une pinte ? proposa l’inconnu.

— Non, merci, je crois que j’ai assez bu pour aujourd’hui.

— Pour la gloire, alors ?

— D’accord, va pour la gloire !

Ils rirent, un peu tendus. Un dernier regard mi-amical, mi-hostile, et ils basculèrent dans le combat.

Le bruit des pions qui glissaient sur le damier monta dans la salle. Personne n’y prêtait attention dans la taverne enfumée, mais pour les deux joueurs la musique agressive du bois formait comme une bulle autour de leur table, qui les protégeait de l’agitation ambiante. De part et d’autre, les mouvements étaient vifs, réfléchis. Parfois, un choc plus marqué que les autres, lorsque l’une des pièces en prenait une autre et que son nouveau propriétaire la reposait devant lui, en trophée qu’on expose, mais dont on sait bien que la défaite ne représente rien d’autre qu’un épiphénomène, et surtout pas la fin de la bataille.

Le visage de Rougemont était plus soucieux qu’à son habitude. Tendu. L’entame de son adversaire l’avait décontenancé. Cela faisait longtemps qu’il n’avait pas commencé une partie de cette manière. Il se retrouvait projeté quinze ans en arrière, au Collège Royal, quand il devait se concentrer de toutes son énergie pour ne pas se laisser déborder par les coups de son professeur. Attaquer, parer, attaquer, parer. La peur de respirer, pour ne pas se distraire des calculs nécessaires. Le ventre noué comme si l’on jouait sa vie.

De temps à autre un buveur s’arrêtait au passage, observait sans trop comprendre le ballet des pièces dans la lumière qui tombait de la vitre, puis repartait à sa bière en plissant les lèvres d’un air entendu, sans mot dire. Pas sûr que les joueurs aient seulement remarqué sa présence.

Une heure plus tard, Rougemont se redressa et se cala contre son dossier.

— Je crois que vous avez perdu, Monsieur…

L’inconnu examina attentivement la disposition des pièces encore sur le damier. Trois blanches, contre huit noires et trois dames – noires également -. Sa défaite était sans appel. Il hocha gravement la tête.

— Malheureusement, je crois bien que oui…

Il soupira profondément et balaya les pièces hors du damier d’un geste las.

— Eh bien bravo, Monsieur. Je m’incline. Vous êtes un bon joueur, y a pas à dire.

— Une bière, pour vous consoler ? Je vous l’offre ?

— C’est aimable à vous, mais maintenant on m’attend, dit-il en se levant avec des yeux malicieux.

Il remit son bonnet sur sa tête, arrangea une mèche rebelle qui ne voulait pas se laisser emprisonner.

— Vous êtes officier sur quel navire ? demanda Rougemont.

L’inconnu eut un rire venu du cœur.

— Officier, moi ? Non, Monsieur, je suis un simple quartier-maître.

Étant donné la partie qu’ils venaient de disputer, Rougemont ne put cacher sa surprise.

— Simple quartier-maître ?

— Oui, j’étais sur le Sirius.

— Le morutier de Bayonne ? Je croyais qu’il était reparti, hier.

— Oui, mais sans moi, moi j’en avais assez des eaux froides. Pour cette fois, je vais essayer de me trouver de quoi aller vers un peu plus de soleil.

Rougemont comprenait. La vie à bord d’un morutier, ce n’était pas la même chose que de transporter des marchandises. Un *coureur des mers*, avait persiflé le capitaine du thonier avec une pointe de jalousie, en parlant de la chance qu’il avait.

— Ce fut un plaisir.

— Pour moi aussi.

Rougemont le suivit d’un regard perplexe tandis qu’il franchissait la porte de la taverne. À travers la fenêtre, il le vit rejoindre une jeune femme qui semblait l’attendre le long des quais. Il avait beau ne pas la voir distinctement, il se sentit immédiatement sous le charme. Dans le soleil, ses longs cheveux dorés lui faisaient une auréole de lumière. Sa tunique orangée soulignait sa silhouette parfaite, lui allant à merveille. Avec une pointe d’envie, Rougemont songea que n’importe quel habit lui serait allé à merveille, de toute façon.

Puis il se secoua et reporta son attention sur son compagnon, le front plissé de rides profondes.

Il le vit prendre la main de la jeune femme, l’embrasser tendrement. Il ne le lâcha pas des yeux tandis qu’ils se mettaient en route vers la grand-rue, main dans la main, et finissaient par disparaître à l’angle des arcades du marché.

Songeur, il prit son verre et finit le fond de bière tiède d’un trait.

Il se rappelait le début de la partie qu’ils venaient de faire, et cela lui laissait une impression étrange.